

CULTURE



Tasha de Vasconcelos, mannequin classe

Destin. On pourrait craindre une énième autobiographie de mannequin au contenu aussi rachitique que le profil de son auteur. Sauf que Tasha de Vasconcelos se distingue par la consistance de son histoire personnelle et de ses engagements. Celle qui fit partie du club des dix plus belles femmes du monde durant l'âge d'or des supermodèles revient sur les vestiges de sa jeunesse africaine. Elle a grandi au Mozambique, face à l'océan Indien, entre lionceaux et éléphants. Mais ce pur produit de l'élite coloniale est, à l'âge de 8 ans, brutalement expulsé de son paradis à la suite de la guerre d'indépendance. Réfugiée en Rhodésie, sa famille se voit cinq ans plus tard rattrapée par les tumultes de la décolonisation. Lorsque les guérilleros assassinent son grand-père, propriétaire de 8 000 hectares de plantations, l'adolescente se retrouve pour de bon «out of Africa». Exilée au

Canada, Tasha va, grâce à ses jambes de gazelle et ses yeux de biche, s'aventurer dans la jungle de la mode, dans laquelle sévissent les tigresses Cindy ou Naomi, jamais avares de coups de griffes («elles sont superbes, tes petites rides»). Elle côtoie également nombre de prédateurs comme Ted Kennedy ou le prince Charles, dont le lecteur découvrira avec amusement «l'instinct de chasseur». «Portée par une éducation surannée», la jeune femme s'engage dans de multiples causes, mais ne se contente pas d'un rôle de VRP humanitaire. En 2009, elle fonde une maternité au Malawi pour venir en aide aux mères séropositives. Une renaissance pour cette top vraiment modèle, qui peut désormais sereinement affirmer : «Je suis une Africaine.» ■ THOMAS MAHLER

«La beauté comme une arme», de Tasha de Vasconcelos (Michel Lafon, 300 p., 17,95 €).

Les murs ont des yeux

Street Art. Il ne porte pas de chapeau texan et ne roule pas pour l'argent. Plutôt pour l'art géant. Ce JR-là est français, photographe, *street artist*, et bien plus que cela. Ou plutôt celui qu'on ne connaît pas, des favelas de Rio aux périphéries d'Afrique et jusqu'à l'Orient qui flambe, mais qui continue à vivre, même sous la pression : en 2007, de part et d'autre de la barrière de sécurité, il «colle» des portraits d'Israéliens et de Palestiniens. Des portraits immenses – comme ça, on ne pourra pas dire qu'on ne les a pas vus –, les gens qui vivent là. Car JR, qui vient de recevoir le prestigieux prix TED (après Bono ou Bill Clinton), est l'antitagueur : là où les autres affichent leur nom, lui n'a pas de nom et il affiche les autres. Des femmes, surtout, comme le montrent son film «Women are Heroes» et le très beau

